

## L'ABBAYE DE CARROW

(Voir à partir du n° 12)

—C'est vrai, riposta Martin en se levant, et quittant la chambre pour les écuries, son refuge constant toutes les fois qu'il était vexé contre lui-même ou contre autrui ; c'est vrai, je suis triste et vilain grognon, comme vous dites ; mais le diable n'est pas si noir qu'on le fait, et malgré tout cela je n'ai pas mauvais cœur."

A partir de ce moment, Henry Ashton n'eut pas de plus chaud ami que Dick Martin.

Il était près de dix heures quand le sauveur de miss de Vere s'éloigna de l'abbaye. Pour la première fois de sa vie, il sentait qu'il y avait place en son cœur pour d'autres affections que celles si calmes qui jusqu'alors avaient satisfait ses aspirations. En traversant rapidement l'avenue qui menait à la loge, il croyait entendre retentir encore à ses oreilles la voix d'Ellen ; son sourire le poursuivait ; son image, chacun de ses regards, chacune de ses paroles étaient gravés dans sa mémoire.

"Quel manant j'ai dû lui sembler ! se disait-il, quel grossier manant ! Cependant elle m'a parlé avec bonté. C'était par gratitude ! Je suis insencé de penser à elle, et pourtant si la fortune m'avait fait son égal, je voudrais... Bah ! ajouta-t-il en hâtant le pas, comme pour échapper aux suggestions de son imagination, à quoi sert de vouloir quand le sort vous refuse les moyens ?"

### IV

Presque immédiatement après le départ de Henry Ashton, miss de Vere avait embrassé son oncle, et s'était retirée, suivie de son ayah et de mistress Jarmy. L'œil étincelant et les lèvres comprimées de Zara lui annonçaient que quelque chose lui avait déplu ; mais elle s'abstint de toute question en ce moment, ne voulant pas que la digne gouvernante fut témoin de la pétulance et de la mauvaise humeur de sa fidèle nourrice.

La chambre d'Ellen se trouvait dans l'aile orientale de l'abbaye. Au fond d'une vaste alcôve, vis-à-vis de la fenêtre en bois, était un lit à baldaquin, avec rideaux et housse de velours pourpre ; celle-ci brodée aux armoires des Mowbray. Les fauteuils aux dossiers élevés et les sofas étaient recouverts de la même étoffe précieuse, mais fanée. Sur la toilette s'étendait un voile de la plus riche guipure. Le miroir qui en occupait le milieu avait un cadre de vieux sexe, et accompagné de vases et de candélabres assortis.

Dès qu'elles furent arrivées dans cet appartement l'ayah se jeta nonchalamment sur une pile de coussins empruntés aux sofas et disposés à l'orientale. Comme la plupart des gens de son pays, elle avait une vive antipathie pour les chaises.

Ce groupe eût vraiment offert un gracieux sujet à un artiste. Rien n'était plus pittoresque que le costume de Zara, consistant en une ample robe faite d'un châle de Delhi aux couleurs éclatantes ; ses longs bras basanés étaient ornés de brocelets d'or massif et d'enfilades de grosses perles ; un étroit corsage de cachemire dessinait

sa taille élégante et montait jusqu'au cou : il était brodé sur toutes les coutures de fils d'or et de soie de couleurs variées. La plus habile modiste eût été embarrassée de décrire sa coiffure. C'était un immense carré de mousseline, moucheté d'ailes de scarabées, partant du front, de manière à laisser voir les contours du crâne, et attaché au-dessus de la nuque par un ornement de filigrane en forme d'anneau. La plus grande partie de la mousseline, qui passait par cet anneau, rejetait comme un ample voile sur son cou et ses épaules. Ellen était assise en un des fauteuils massifs placés de chaque côté de la toilette. La vieille gouvernante venait d'enlever le ruban qui retenait la chevelure inondant les blanches épaules d'Ellen. La figure de l'orpheline était pâle et pensive ; pourtant, de moment à autre, tandis que mistress Jarmy arrangeait ses cheveux pour la nuit, Ellen souriait à son ayah qui ne cessait de se balancer doucement de droite à gauche, chantant des paroles indoustanies sur un air lent et monotone.

"Quelle magnifique chevelure vous avez, miss Ellen ! dit la gouvernante ; tout à fait les mêmes tresses soyeuses et lustrées que lady Marguerite, votre bisaïeule, dont voilà le portrait."

La jeune fille leva les yeux sur l'image de cette dame, qui était suspendue à la muraille, et fut frappée de la ressemblance. Les regards de Zara prirent la même direction.

"Elle n'a pas l'air d'avoir été heureuse, dit l'indienne.

—Pas heureuse ! s'écria mistress Jarmy : elle avait les plus beaux diamants du comté, et je suis sûre qu'elle était l'idole de son mari !

—Je croirais qu'elle mourut jeune, reprit l'ayah.

—Pourquoi cela ? demanda la gouvernante avec un étonnement visible.

—Je le lis dans ses yeux, répondit l'indienne ; le peintre n'était pas un artiste médiocre ; les yeux ont cette expression qui dénote un sort fatal et malheureux.

—Elle mourût jeune," dit la gouvernante avec un soupir.

L'ayah sourit.

"Elle était poitrinaire, ajouta mistress Jarmy.

—Elle avait le cœur brisé, répliqua Zara. Donnez à son mal tel nom que vous voudrez, je suis sûre qu'elle mourut le cœur brisé. Comme une gazelle prisonnière, elle a dû languir et périr dans ces sombres murailles où tout parle des morts, du passé, et rien du présent ni de l'avenir."

Jarmy garda le silence. Elle fixa les yeux sur elle d'un air investigateur, comme pour lui demander si ses soupçons de sa nourrice étaient justes ; mais la vieille servante des Mowbray était trop fidèlement attachée à l'honneur de la famille pour raconter devant une étrangère les peines ou les infortunes d'un de ses membres. Le tour qu'avait prit la conversation lui déplaisait évidemment ; et dès que la toilette de nuit de la jeune demoiselle fut finie, elle sortit de la chambre.

A son départ, l'ayah fit entendre un rire bas et sifflant.

Zara, dit sa maîtresse, vous semblez avoir une étrange connaissance de l'histoire de ma famille ? Mais